

# NE AU PIED DE LA CROIX (Jn XIX, 25-27) LE CULTE MARIAL DES ORIGINES A NOS JOURS

Les premières sources historiques à mentionner la Vierge sont les Évangiles, qui la présentent comme une femme juive fiancée à Joseph, vierge appelée par l'ange à devenir mère de Jésus, fils du Très-Haut (Lc 1, 26-38). Les épisodes bibliques de l'Annonciation, de la Visitation (Lc 1,39-56), de la Nativité (Lc 2, 1-6) ou de la fuite en Égypte (Mt 2,13) dessinent, dès le II<sup>e</sup> siècle, la trame de sa vie sainte. Dès 150, *le Protévangile de Jacques* fournit une première relecture du récit biblique : rencontre d'Anne et Joachim à la porte dorée, conception miraculeuse de la Vierge... Les Pères de l'Église puisent dans ces évangiles dits apocryphes pour poser les fondements de la doctrine et du culte de la Vierge. La formulation de la maternité divine de Marie au concile d'Éphèse (22 juin 431) contribue à favoriser son culte universel. Celui-ci s'appuie sur les modes traditionnels de diffusion du culte impérial : fêtes, hymnes, épithètes, monnaies, images, dédicaces. Vêtue comme une impératrice sur les fresques, la Vierge trône à Byzance au début du Moyen Âge.

Entre 600 et 700, les fêtes de la Vierge gagnent l'ensemble encore peu christianisé du monde latin. Les images mariales sont progressivement mises au service de l'idéologie de la souveraineté, définie comme une royauté sacrée. L'époque carolingienne approfondit la comparaison entre la Vierge et l'Église : Marie est la mère du Christ, l'Église est la mère des chrétiens. Définie également comme médiatrice entre le ciel et la terre vers 850, la Vierge est invoquée comme mère. Après l'an mil, l'Enfant Jésus sur ses genoux, la Vierge en majesté présente un Dieu incarné. Au XII<sup>e</sup> siècle, le culte marial connaît un essor sans précédent, lié à la redécouverte théologique du Dieu fait homme. Les pèlerinages et les miracles se multiplient, comme à Chartre ou au Puy. La Vierge trône également en majesté sur les portails des cathédrales, Notre-Dame et implorée par toute la chrétienté. La doctrine mariale connaît un nouvel

approfondissement : l'Assomption fait l'objet de nombreux commentaires, et son Immaculée Conception est débattue par les théologiens dès le XII<sup>e</sup> siècle. Marie est également identifiée à la Femme de l'Apocalypse, vêtue de soleil et couronnée d'étoiles, elle qui est « pleine de grâces », comme le dit la prière de l'*Ave Maria*, catéchisme minimal du XII<sup>e</sup> siècle. C'est pourquoi elle déborde d'amour divin, ainsi que le montre Saint Bernard († 1153) à l'aide de l'image de l'aqueduc. Son giron de mère s'arrondit en même temps de nouvelles maternités, définies comme spirituelles. Vers 1200, l'ordre cistercien la proclame fondatrice et mère des moines. A la suite, les nouveaux ordres religieux de saint François et de saint Dominique revendiquent son patronage.

Au lendemain du concile de Latran (1215), modèle d'obéissance au père, la Vierge se voit proposée comme modèle de normalisation de l'Église. A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est la figure biblique de la servante qui est alors exaltée pour servir de référence à ce dispositif exemplaire. Au moment du Grand Schisme (1378), le visage biblique de Marie est celui de la mère crucifiée au pied de la Croix (Jn 19,26-27). Les *pietàs* montrent la Vierge affligée devant les malheurs du temps.

La Vierge des temps modernes est aussi la madone du catholicisme reconquérant. Parce que la Réforme suspecte sa dévotion d'idolâtre, elle lui accorde une place strictement évangélique. La prédication protestante magnifie la figure de la servante pour en faire un modèle de foi et non de recours. L'iconoclasme qui accompagne les guerres de Religion emporte avec lui les statues et les miracles, mais la Contre-Réforme redonne à Marie les couleurs de la femme forte de l'Ancien Testament. Les monarchies catholiques du XVII<sup>e</sup> siècle invoquent à leur tour sa figure victorieuse pour construire ou consolider leur pouvoir. L'*Immacolata* légitime les tentatives de restauration monarchique des états ibériques, et Louis XIII place la France sous la protection mariale. Elle sert aussi les desseins missionnaires au Nouveau Monde. Vœu à Marie, imitation de ses vertus, saint esclavage marial constituent alors les formes dévotionnelles

les plus répandues. Sa statue porte le rosaire, pratique de dévotion née à la fin du Moyen Age.

Après son exil lors de la Révolution de 1789, la Vierge refait son apparition dans un XIX<sup>e</sup> siècle où triomphe le catholicisme social. Habillée de blanc et de bleu, Notre-Dame de Grâce, de Charité, de Pitié ou du Bon Secours soutient les masses laborieuses sur fond de montée des socialismes. Les années 1830-1840 voient la réanimation des pèlerinages mariaux, le rétablissement des fêtes patronales, la redécouverte et le couronnement de statues miraculeuses solennellement portées sur les autels. En 1858, les apparitions de Marie précipitent à Lourdes les foules priantes. Quatre ans plus tôt, le pape Pie IX avait proclamé l'Immaculée Conception de Marie, conçue hors du péché originel qui macule toute l'humanité. Après 1870, face aux doctrines libérales et anticléricales, c'est à nouveau la Femme forte, cette fois vêtue du vêtement d'Apocalypse, qui est invoquée. Au Puy, elle écrase un serpent qui porte le nom de tous les universalismes laïcs et républicains.

Au lendemain de la première Guerre mondiale, elle entre dans le discours d'un catholicisme intransigeant où priment autorité et antimodernisme. Les relectures apocalyptiques des apparitions de Fatima (1917) alimentent la propagande anticommuniste. C'est la Vierge de ce catholicisme réactionnaire qui domine toute la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Elle s'estompe après 1945 pour faire place à de nouvelles tentatives de construction de la figure mariale entre tradition et modernité. La définition dogmatique de l'Assomption (1950) marque un apogée théologique. Le concile Vatican II invite à un renouvellement du regard sur la Vierge et la constitution *Lumen Gentium* insiste sur le recentrage Christologique de la dévotion. La déchristianisation du monde contemporain n'invite guère à un réenchâtement de la figure biblique à laquelle il resterait à donner des formes neuves.

*Sylvie Barnay : Maître de conférences à l'Université Paul Verlaine de Metz et chargée de cours à l'Institut Catholique de Paris*